

De Béthune à Ravensbrück
Du cloître aux bagnes nazis

L'ODYSSÉE

de Sœur Marie-Laurence
et de ses Compagnes
déportées

Prix : 20 francs

Un reportage, avec photos, de Jean PRÉVOST
Introduction de L. BOUCHIND'HOMME,
aumônier des 2 guerres à l'Hôpital de Béthune

Imprimerie BROUCQSAULT, Beuvry

Nous souvenant des Héros de la Résistance béthunoises...

... A la première page de cette brochure, nous plaçons ce poème qui unit dans le même hommage le Croyant et l'Incroyant, égaux par le patriotisme et la grandeur d'âme...

LA ROSE ET LE RÉSÉDA

à Gabriel PERI et d'Estienne d'ORVES,
comme à Guy MOCQUET et Gilbert DRU.

Celui qui croyait au Ciel,
Celui qui n'y croyait pas,
Tous deux adoraient la belle
Prisonnière des soldats.
Lequel montait à l'échelle
Et lequel guettait en bas ?
Celui qui croyait au Ciel ?
Celui qui n'y croyait pas ?
Qu'importe comment s'appelle
Cette clarté sur leur pas !
Que l'un fut de la chapelle
Et l'autre s'y dérobat,
Celui qui croyait au Ciel
Celui qui n'y croyait pas.
Tous les deux étaient fidèles :
Des lèvres, du cœur, des bras.
Et tous les deux disaient d'Elle
Vive — et qui vivra verra !
Celui qui croyait au Ciel,
Celui qui n'y croyait pas ?
Quand les blés sont sous la grêle,
Fou qui fait le délicat !
Fou qui songe à ses querelles,
Au cœur du commun combat !
Celui qui croyait au Ciel,
Celui qui n'y croyait pas...
Du haut de la citadelle,
La sentinelle tira,
Par deux fois, — et l'un chancelle,
L'autre tombe, qui mourra ?
Celui qui croyait au Ciel,
Celui qui n'y croyait pas ?

Ils sont en prison. Lequel
A le plus triste grabat ?
Lequel plus que l'autre gèle ?
Lequel préfère les rats ?
Celui qui croyait au Ciel,
Celui qui n'y croyait pas ?
Un rebelle est un rebelle !
Nos sanglots font un seul glas.
Et quand vient l'aube cruelle,
Passent de vie à trépas
Celui qui croyait au Ciel,
Celui qui n'y croyait pas !
Répétant le nom de Celle
Qu'aucun des deux ne trompa :
Et leur sang rouge ruisselle :
Même couleur, même éclat ;
Il coule, il coule, et se mêle
A la terre qu'il aime.
Celui qui croyait au Ciel,
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat
Celui qui n'y croyait pas...
L'un court, et l'autre a des ailes.
De Bretagne ou du Jura,
Et framboise ou mirabelle,
Le grillon rechantera :
Dites flûte ou violoncelle,
Le double amour qui brûla
L'alouette et l'hirondelle,
La rose et le réséda !

ARAGON.

Extrait de « La Diane Française », Collection poésie 45
Editions Pierre Seghers, 216, Boulevard Raspail, Paris (14^e).

INTRODUCTION



Les racines du Présent sont-elles réellement dans le Passé ? On le dirait parfois.

La Croix Franc scaïne, à deux traverses, est identique à la Croix de Lorraine.

Elle commande, du côté de la Cour intérieure, l'entrée de la Chapelle de l'Hôpital Civil de Béthune et lorsque le Feldgendarm de la Gestapo procéda à l'arrestation de Sœur Marie-Laurence et de Sœur Marie-Ursule, en Juin 41, en face de cette Croix, il me demanda brusquement :

— Pourquoi la Croix de de Gaulle se trouve-t-elle là ?

— Elle est là depuis toujours, lui répondis-je, c'est la Croix Franciscaine ; les religieuses sont des sœurs franciscaines.

Jusque là, nous n'avions guère songé à cette identité des deux croix et voici que c'est à l'ombre même de cette croix, Franciscaine et Lorraine à la fois, que commença le dur calvaire de nos déportées.

Les racines du Présent sont décidément dans le Passé !

Dans la Chapelle désaffectée de la Sorbonne, dès l'entrée, se trouve un tableau remarquable, œuvre de Weert ; il représente le Christ mourant sur sa Croix. Le regard du Crucifié s'incline, douloureux, vers un cuirassier tombé à-bas de son cheval et qui, dans sa main crispée et figée par la mort, étreint la hampe d'un drapeau français. Une simple devise au bas du cadre d'or est un trait de lumière révélateur : Pour l'Humanité ! Pour la Patrie !

De même que le Christ s'est sacrifié pour sauver le monde, ainsi le soldat s'est offert, à l'exemple du Maître et avec Lui, pour le salut de la France.

Elles ont agi de même, sous la même inspiration, en union avec Lui, pour que vivent leur pays et la France leur patrie d'adoption, pour que bientôt se brisent des chaînes odieuses qui menaçaient d'asservir

l'Europe et le Monde et que luise enfin le jour de la Liberté et de la Grandeur reconquises !

Et c'est dans cet esprit qu'elles ont fait la guerre sans armes, froidement, résolument. Elles en avaient le droit et elles ont cru, de plus, que c'était leur Devoir de la faire ainsi.

Voilà pourquoi Sœur Marie-Laurence et Sœur Marie-Ursule, religieuses Franciscaines de l'Hôpital de Béthune, ont été arrêtées et condamnées, la première à 13 mois de prison à Loos et la seconde à mort par le Tribunal Militaire d'Hitler siégeant à Lille.

Motif : ont fait la guerre sans armes !

Après la glorieuse condamnation de l'ennemi, voici la reconnaissance éclatante et vengeresse du Colonel Dewavrin, déclarant officiellement au nom du Gouvernement de la République, que « Sœur Marie-Laurence, soldat sans uniforme, a pris part vaillamment au glorieux combat de la Libération de la France. »

Dans cette épopée où cette croisade qui couvre tant d'héroïsme et tant d'abnégation, elles sont restées égales à elles-mêmes, sous la dure pesée des événements et des hommes. Elles se sont efforcées d'unir leurs angoisses et leurs souffrances à celles du Divin Crucifié de leur Croix franciscaine et lorraine, pour le triomphe du Droit par la victoire de nos armes. Elles ont voulu, dans un esprit résolument et solidement chrétien, s'engager sur les pas du Christ, dans la Voix Royale du Maître, sans jamais s'en évader dans le découragement ou le stoïcisme de ceux qu'une foi moins forte ou éteinte défendait mal contre l'adversité ou la souffrance.

D'ailleurs, pour les maintenir dans la ligne choisie, n'y avait-il pas d'étranges et consolantes ressemblances entre la destinée du Maître et leur sort actuel ? La trahison, l'arrestation par la Gestapo casquée et en armes, écho lointain des épées et des bâtons de Gethsémani ; le dépouillement du Saint-Habit jamais quitté depuis la vêtue et cela sous les rires épais et les sarcasmes de leurs geôliers ; les chutes lamentables au cours de longues marches épuisantes et enfin la condamnation à mort, réglée d'avance ?

C'est en méditant ces ressemblances qui jalonnaient leur dur chemin qu'elles se disaient l'une à l'autre : « Allons ! Courage ! Nous sommes malgré tout dans la bonne voie : la voie royale de la Croix ! »

Et quand la Libération est venue, sortant des horreurs de Ravensbrück, elles n'ont pas, pour autant, perdu ni leur calme ni leur foi, ni l'attitude résolument chrétienne qui convenait à leur vocation. Elles sont parties, joyeuses certes, non pas en tendant le poing à leurs bourreaux mais en murmurant tout bas : « Père ! Pardonnez-leur ! Savent-ils seulement ce qu'ils font ? »

Elles non plus ne savaient pas à quel degré d'héroïsme et d'esprit chrétien elles se haussaient en parlant ainsi.

Elles nous montraient, dans l'universel déchaînement des bas instincts élémentaires, comme disait jadis Poincaré, que l'amour peut toujours dompter la haine ; l'amour obstiné qui fait d'un prisonnier enchaîné et torturé l'incontestable vainqueur du bourreau qui l'opprime ; quand, se refusant à la haine qui crie vengeance, il demeure obstinément ancré dans les régions sereines d'une volonté inébranlablement établie dans la Charité du Christ.

On peut donc toujours rester Homme et se refuser au rôle dégradant de la brute !

Mais, dira-t-on peut-être, comment les fera-t-on sortir de cette psychose de la violence agressive et récurrente ? Il faut pourtant qu'ils en sortent, car elle met en péril la paix du monde tous les vingt-cinq ans.

D'où vient le mal ?

La réponse est facile. Ils ont répudié tout frein religieux et renié toute appartenance spirituelle. De Nietzsche à Rosenberg, Hitler n'a jamais manqué de prophètes pour vulgariser la vie sans Dieu et, une fois Dieu écarté, Lui, qui nous fait un commandement d'aimer même nos ennemis, ils ont rétrogradé au rang d'êtres sans foi ni loi. Entre leurs mains ou derrière les barbelés, les déportés et autres ne furent plus, à leurs yeux, que des cobayes humains de choix, sur qui toutes les expériences étaient permises et justifiées, sous le fallacieux prétexte qu'il fallait profiter d'une occasion unique de promouvoir la Science dans les laboratoires du Reich.

Il faut donc, pour la Paix de l'Europe, les dénazifier en extirpant le virus.

Il y a, dans ce but, des moyens coercitifs et, dans l'emploi de ces moyens, ils furent des maîtres incomparables. Seront-ils aussi efficaces qu'on le croit ? Peut-

être n'affecteront-ils que la périphérie de l'organisme sans le pénétrer et le modifier. Il faut pour cela inculquer à la masse un remède qui, comme le remède du jour, la Pénicilline et non le cataplasme, pénètre au dedans jusqu'à l'esprit même et le redresse.

Ce levain efficace est tout trouvé : C'est le retour à l'Evangile !

Lui seul pourra rendre à l'Allemagne ce que Hitler lui a enlevé et qui la rend si dangereuse tous les vingt ans : Une conscience européenne à base de Christianisme.

La balle est donc aux 25 millions et quelques, de Catholiques d'Outre-Rhin. A eux d'abord de remettre la conscience germanique au diapason de la conscience européenne. Ceci réalisé, il y aura un pas de fait vers la sécurité et la stabilité mondiales et alors, nous, Français, nous verrons ce qu'il y a l'eu de faire.

D'ici lors, veillons toujours sans jamais nous endormir, l'arme au pied, attentifs aux soubresauts éventuels d'un ennemi qui jamais au cours de son histoire ne s'avoua vaincu. Dieu protège la France !

L. BOUCHIND'HOMME,

Aumônier.

Béthune, 11 Novembre 1946.



Sœur Marie-Laurence et ses compagnes Mmes Leleu et Tardiveau



Devant le Monument aux Morts
On reconnaît M. Beuvry, maire, Mmes Leleu, Tardiveau, entourant
Sœur Marie Laurence

L'Odyssée
de Sœur MARIE-LAURENCE
et ses Compagnes déportées



UN NOM.. PARMi QUELQUES AUTRES !

SŒUR MARIE-LAURENCE ! un nom que beaucoup de Béthunois connaissaient, que l'héroïsme a porté plus loin encore, et que l'on ne prononce plus qu'avec un respect mêlé d'admiration.

Nul n'ignore en effet la patriotique attitude, au début de l'occupation, de cette humble religieuse de l'hôpital de Béthune, de cette femme de devoir, les services éminents rendus par elle aux soldats alliés et à la Résistance, sa condamnation à mort et sa longue et douloureuse déportation dans les camps de torture.

Si un jour, quelqu'un entreprenait d'écrire l'histoire de la Résistance à Béthune et dans la région, il devrait inscrire, parmi les premiers, le nom de SŒUR MARIE-LAURENCE, à côté de ceux non moins glorieux de Mesdames LELEU et TARDIVEAU, de Robert HENNETON (fusillé), de DELERUYFLE (disparu), du Docteur DHENIN (fusillé) et de quelques autres encore...

On verra, en effet, qu'au cours de ce récit ces noms ont été intimement liés dans une commune action inspirée par le plus pur patriotisme.

... Communes souffrances, commun calvaire aussi... supportées et gravi avec un courage et une abnégation qui imposent l'admiration et le silence...

... l'admiration de tous sans exception

... et le silence de quelques présomptueux...

« SŒUR MARIE-LAURENCE EST REVENUE ! »

La dernière fois que la population béthunoise entendit parler de SŒUR MARIE-LAURENCE, ce fut, si je ne me trompe, au début du mois de mai 1945, date à laquelle, par les journaux, on apprenait qu'elle venait d'être libérée du camp

de Ravensbrück et avait rejoint, par étapes, l'Irlande, son pays d'origine.

On se félicitait alors qu'elle ait pu, bien que gravement malade, échapper à la mort lente des camps d'extermination.

Puis le silence se fit autour de son nom, du moins dans le grand public, car on continuait à parler d'elle dans certains cercles d'authentiques résistants, dans certains foyers, à l'hôpital surtout, où son souvenir restait vivace.

... Mais voilà que certain dimanche soir d'octobre 1946, on se communiquait à Béthune la bonne nouvelle de son retour en notre ville. Ne trouvais-je pas moi-même sur mon bureau un mot écrit à la hâte par une main amie : « SŒUR MARIE-LAURENCE EST REVENUE ! »

Aussi, dès le lendemain, je sonnais à la porte de l'hôpital. Au sympathique concierge, M. LANTIAL, qui vint m'ouvrir, je demandais « ex abrupto » : « Sœur Marie-Laurence ?... »

— Elle est là... Vous savez déjà ? »

... Et nos sourires s'épanouirent.. et nos yeux se comprirent...

Car il faut vous dire que ce bon LANTIAL avait de sérieux motifs d'être des premiers à se réjouir de ce retour. N'eût-il pas L'HONNEUR de comparaître devant le tribunal allemand en compagnie de SŒUR MARIE-LAURENCE, dont il entendit, non sans frémir, la condamnation à mort ? Mais... n'anticipons pas !

... Pressant le pas, je traversais les deux cours de l'hôpital où, croisant de bons vieux en train de fumer leur pipe et... paraissant deviner le but de ma visite, je me dirigeais vers le parloir de la communauté religieuse.

Dans le petit salon où je fus aimablement introduit, je me demandais avec quelque appréhension comment SŒUR MARIE-LAURENCE, dont la modestie n'est pas la moindre vertu, allait prendre la chose... c'est-à-dire l'interview que je m'apprêtais à lui solliciter. N'allait-elle pas s'y refuser, comme elle l'avait fait précédemment devant des journalistes anglais ?

Mais, au contraire de mes confrères britanniques, sans doute eus-je ma « Providence » en la personne de l'aumônier de l'hôpital, M. le Chanoine Bouchind'homme, qui avait dû préalablement déblayer le terrain de toute espèce de scrupules !...

Toujours est-il qu'après quelques courtes secondes d'attente, je vis apparaître une Sœur Marie-Laurence souriante dont le charmant accueil me toucha jusqu'à la confusion.

Je me présentai et mes premières paroles furent de la féliciter respectueusement d'avoir échappé...

— ... aux fours crématoires, s'empressait-elle d'achever !

... Ainsi donc, ce fut par ces deux mots horriblement inhumains, du vocabulaire teuton, que commença notre entretien.

UN NOBLE DESIR

... Après qu'elle m'eut prié de prendre place dans un des fauteuils roses qui ornent le salon, SŒUR MARIE-LAURENCE s'assied vis-à-vis de moi et les mains enfouies dans ses larges manches de bure, attendit ma première interrogation.

— « Mon Dieu ! est-ce bien nécessaire que je vous raconte, tout cela ? me dit-elle. Sans doute ce fut un dur calvaire que nous avons eu à gravir mais d'autres Françaises ont souffert comme moi et autant que moi... Le récit que vous me demandez est, à peu de choses près, le même que vous avez pu entendre de mes sœurs de captivité... Je pense surtout à Mme LELEU et à Mme TARDIVEAU, de BETHUNE, qui se montrèrent de vaillantes françaises et m'ont entourée, aux heures les plus difficiles, de leur chaude et réconfortante affection... Mais, puisque vous insistez, c'est pour elles et pour toutes les Françaises déportées que je consens à parler et à condition que, dans votre relation, vous voudrez bien les unir dans un même hommage de reconnaissance et d'admiration pour tout ce qu'elles ont fait et souffert pour la France et leurs camarades d'infortune... »

Comment ne pas acquiescer à un désir aussi noble et aussi généreux !

RETROSPECTIVE

Mais, avant de laisser parler SŒUR MARIE-LAURENCE, il n'est peut-être pas inutile d'ouvrir une parenthèse pour dire que : SŒUR MARIE-LAURENCE est née à Coak, en Irlande, et se trouve en France depuis 1913, année de son noviciat à CALAIS. Elle vint comme religieuse infirmière à l'hôpital de BETHUNE en 1914 et n'avait pas alors 20 ans. Elle fit partie de la 4^e Ambulance anglaise et se dévoua auprès des soldats blessés. Elle quitta ensuite notre ville pour Versailles, puis fut envoyée à CALAIS et ensuite au Sanatorium d'Helfaut.

Six semaines avant mai 1940, elle revint à BETHUNE. C'était l'invasion. L'hôpital regorgeait de malades et de blessés. Il y en avait 750 dans les caves sur des matelas serrés les uns contre les autres. Jour et nuit, ne prenant que quelques instants de repos, avec les autres sœurs qu'elle entraînait par son bel optimisme, et M. l'Aumônier qui était l'âme de cette première Résistance... à la lassitude et au découragement, avant de l'être à l'ennemi lui-même, SŒUR MARIE-LAURENCE se prodiguait à tous et à toutes, aux soldats, aux civils, aux femmes, aux enfants, pansaient leurs plaies, soignait les blessés, allait de salle en salle, encourageait les uns et les autres... ou les aidait à mourir...

PASSEUSE D'HOMMES

Une femme de cette trempe, au courage éprouvé, à la volonté de fer (les Irlandais sont gens tenaces), d'une générosité extraordinaire, d'une force d'âme à toute épreuve, ne pouvait accepter pour la France qu'elle aimait comme sa propre patrie, une défaite imméritée, et de se plier aux volontés de l'envahisseur.

Les occasions de « SERVIR » ne tardèrent pas à s'offrir à elle et, quand celles-ci ne se présentaient pas elle allait jusqu'à les provoquer... avec l'aide discrète et complice de M. l'Aumônier.

Mais le moment est venu de laisser parler SŒUR MARIE-LAURENCE.

Écoutons-la :

« Nous avons eu, au début de l'occupation, un assez grand nombre de blessés anglais et français. Beaucoup d'entre eux, à l'approche de la guérison, n'avaient qu'un désir : celui d'échapper aux Allemands, de gagner la zone non occupée et, de là, l'Angleterre. A mots couverts et prudents nous leur faisions entendre que la chose pouvait se faire. Une fois qu'ils étaient décidés nous leur procurions des habits et un peu d'argent. Je les mettais en rapport avec Robert HENNETON et Madame LELEU, qui s'occupaient, à leur tour, de leur départ en gare et de leur passage aux deux lignes de démarcation. Tous étaient munis, bien entendu, de « pièces d'identité » établies en « bonne et due forme »... comme il se devait !... »

— Combien en avez-vous ainsi aidés à rejoindre l'Angleterre ?

— Environ 120.

LE PIEGE CLASSIQUE DE LA GESTAPO

Mais tous n'étaient pas des blessés soignés à l'hôpital. Il en venait de l'extérieur. C'est d'ailleurs ainsi que, sur dénonciation commise par je ne sais qui, les Allemands nous ont tendu leur piège classique...

Un jour, le 18 Juin 1941 (premier anniversaire de l'« Appel » du Général) un homme, se disant soldat anglais, est venu à l'hôpital dans le but, prétendit-il, de se faire « passer ». Mais son accent bizarre n'échappa pas à l'infirmier André BART, qui m'en fit part aussitôt.

J'allai trouver l'homme et lui dit sous la forme affirmative, en le fixant bien dans les yeux :

— Vous n'êtes pas Anglais.

Interloqué, il me répondit :

— ... Pas Anglais, mais... Canadien.

Et à brûle pourpoint, le dominant toujours de mon regard, je lui lançai :

— Non... vous êtes un espion !

L'homme partit aussitôt et, quelques instants après, la Gestapo faisait irruption à l'hôpital et m'arrêtait là, tout près de la statue de la Vierge, en emmenant avec moi André BART, Sœur MARIE-URSULE (Une Anglaise) et notre brave concierge LANTIAL.

A la Kommandantur, nous rencontrons des figures amies, elles aussi arrêtées : Robert HENNETON et son équipe de « passeurs », WALLE, DEMANDRILLE et PIESSES.

Après un séjour à la prison de BETHUNE on nous dirigea sur la prison de LOOS, où se trouvaient déjà MARQUETTE, HENNEBELLE et Mme TARDIVEAU.

UNE AFFAIRE DE « PLANS »

A LOOS on me sépara des autres et l'on me mit « au secret » pour un motif, autrement grave, aux yeux des Allemands, que celui d'avoir fait partir des Anglais !

Ils avaient, en effet, découvert que je m'étais procuré les plans du District de Calais et de Boulogne, sur lesquels étaient indiqués les emplacements de leurs batteries et que je fis passer à Mme LELEU, pour suivre ensuite la filière et arriver à destination. Les originaux de ces plans tombèrent dans les mains des Allemands mais les doubles, qui avaient pu en être pris, parvinrent quand même au 2^e Bureau.

Pour cette affaire, je subis cinq durs interrogatoires.

CONDAMNÉE A MORT !

Le 11 Juillet 1942, je comparus devant le Tribunal de Lille en compagnie de Robert HENNETON, MARQUETTE, Mme TARDIVEAU, André BART, Charles HENNEBELLE, PIESSES, DEMANDRILLE, DELERUYELLE, WALLE et LANTIAL. Après un simulacre de jugement, Robert Henneton et moi-même fûmes condamnés à la peine de mort. Marquette à 5 ans de travaux forcés, Deleruyelle (1) à 3 ans, et Mme Tardiveau à 2 ans de la même peine. André Bart fut déclaré prisonnier politique. Les autres furent libérés.

Le malheureux HENNETON devait voir sa sentence mise à exécution et fut fusillé, à quelque temps de là, en chantant la « Marseillaise » !

(1) M. Deleruyelle n'est malheureusement jamais revenu. Son fils, Augustin, actuellement employé aux Mines de Nœux, a reçu, ces temps derniers, un « ACTE DE DISPARITION... »

SŒUR MARIE-LAURENCE, dont la mémoire est extrêmement fidèle, continue à nous faire très calmement le récit de sa longue captivité. Tout en nous parlant, ses doigts courent le long du grand chapelet d'ébène qu'elle porte à la ceinture, s'arrêtant, de temps à autre, au crucifix qu'elle semble prendre à témoin...

« JE ME PRÉPARAIS A MOURIR... »

« Après l'exécution de Robert HENNETON, je m'attendais et me préparais tous les jours à subir le même sort ! Puis, ayant appris que les Allemands ne fusillaient pas les femmes (une hypocrisie de plus, car ils se chargeaient de les exterminer autrement !) l'espoir et le courage se rivèrent en moi et ne me quittèrent plus.

Je fus mise en cellule avec une autre jeune Béthunoise, Mlle Jeannine LEFEBVRE, qui habite près du pont du cimetière de la ville, et qui avait été arrêtée, avec toute sa famille, pour aide apportée aux Anglais.

C'est cette vaillante jeune fille qui faisait le trajet de BETHUNE à HAZEBROUCK pour transmettre le courrier aux soldats anglais prisonniers, et qui m'apportait leurs plans d'évasion, qu'avec Mme LELEU et JEANNINE nous nous chargeons de mettre à exécution. C'est là que j'appris qu'André BART fut torturé et battu, dans le but de lui faire avouer toute mon activité à l'hôpital. Il eut la force morale, sinon physique, de ne point parler, et c'est à son silence que je dois de n'avoir pas eu à subir un autre sort. Aussi je vous demande de ne pas omettre de souligner l'héroïque attitude de ce bon patriote dont on ne louera jamais assez les mérites.

PREMIÈRE STATION :
LE DEPOUILLEMENT

« Le 12 Août au matin, l'un de mes geôliers ouvrit brusquement ma cellule pour me prévenir que j'avais un quart d'heure pour changer d'habit. Je devais quitter ma robe de religieuse pour des vêtements civils.

— Ce fut, en quelque sorte, ma sœur, le premier acte de votre « passion », car j'imagine avec quelle émotion vous avez dû vous séparer de cette sainte livrée...

A cette évocation, SŒUR MARIE-LAURENCE se tut et ferma les yeux comme si elle revivait cet instant douloureux. Mais elle se reprit bien vite et enchaîna :

« J'avais heureusement un manteau noir et un fichu que

m'avait fait parvenir Mme Delton, de Béthune. Je m'en vêtis à la hâte et suivis la sentinelle.

On me fit monter dans un camion où se trouvaient déjà une vingtaine d'Allemands déserteurs, deux Tchèques, deux Belges et huit Français dont un mineur communiste, de BRUAY-EN-ARTOIS, qui me donna un morceau de pain avec du jambon, reliquat d'un colis qu'il avait reçu à la prison d'Arras.

A la gare de Lille, on nous embarqua dans un wagon à bestiaux. J'étais la seule femme du convoi.

A BRUXELLES, nous fûmes accueillis par des gardiens allemands de la Gestapo avec leurs chiens. Nous fûmes soigneusement encadrés. Nous marchions trois par trois et je me trouvais au dernier rang entre deux hommes. Comme je n'arrivais pas toujours à suivre, le soldat allemand qui fermait la marche me bourrait de coups de poing dans le dos !... Je courrais alors autant pour rattraper la colonne que pour éviter la pluie de coups...

Nous fûmes incarcérés à la prison Saint-Gilles, mais avant de nous mettre en cellule, on nous fit attendre une grosse heure, debout, dans la cour.

Séparée des hommes, l'on m'enferma dans une cellule. La lumière me fut laissée toute la nuit. Une sentinelle venait, par intervalle, voir si... je ne m'étais pas suicidée !!...

Le lendemain matin, pour la deuxième fois, on me fit signer ma condamnation à mort.

— Vous savez ce que vous signez, me demanda l'Allemand ?

— Je le sais puisque j'ai déjà signé la même confirmation à Lille...

— Et cela ne vous fait rien ?... Vous savez ce qui vous attend...

Je ne répondis pas, devinant que les Allemands cherchaient à me démoraliser.

EN ROUTE POUR L'ENFER !

« Je restai seulement dix jours dans cette prison.

Le 22 août 1942, trois camions vinrent prendre un contingent de prisonniers, hommes et femmes, dont je fis partie. Le convoi était bien escorté, précédé et suivi de soldats allemands en motocyclettes, sidecars et armés de mitraillettes.

En gare de BRUXELLES on nous fit prendre place — si l'on peut dire ! — dans un train cellulaire qui devait aller à Essen. Je ne devais pas aller jusqu'au terme du voyage, car l'on me fit descendre, seule, en gare de MUNCHER-GLAD-BACK. Qu'allait-on faire de moi ? Je me le demandai avec quelques inquiétude...

Mais il ne s'agissait que d'un changement de train !...

On me fit monter avec des soldats allemands dans un

compartiment de 3^e classe dont j'appréciai le confort. C'était, entre mille, une attention des Allemands à laquelle je ne manquai pas d'être sensible...

Quelques heures après, le train s'arrêtait à ANRATH, préfecture de la province de DUSSELDORF, en Prusse rhénane. L'on me conduisit à la prison des femmes.

En attendant que l'on voulut bien s'occuper de moi, j'ouvris ma valise et je me payai l'audace de... m'habiller en religieuse.

Aussitôt qu'elle me vit, la gardienne allemande manqua d'avoir une syncope ! Elle leva les bras au ciel et se mit à vociférer :

— Nein ! Nein !

Et elle me poussa, plutôt qu'elle me conduisit, vers la salle de bains, après m'avoir enlevé toutes mes affaires et remis en échange des défroques de prisonnière.

C'est dans cette prison que j'eus la grande joie de rencontrer pour la première fois, depuis BETHUNE, Mme LELEU qui avait été condamnée à mort par le Tribunal de Paris et dont la peine fut commuée, par la suite, en celle des travaux forcés à perpétuité.

Sa cellule était contiguë à la mienne et nous conversions en alphabet morse. C'est ainsi que nous nous sommes donné des « nouvelles » de notre famille et de Béthune. Nous parlions aussi des événements de guerre et en particulier, à cette époque, du débarquement de Dieppe que j'avais appris à la prison de Bruxelles.

Comme j'étais « au secret », Mme Leleu obtint du Directeur que j'aie travailler à l'atelier de couture où, avec les autres femmes, nous confectionnions des vêtements et des chemises d'homme.

Nous pouvions alors nous parler de vive voix, Mme Leleu aimait à s'entretenir de sa mère, de ses enfants, de son frère M. ROUSSEL, de ses beaux-parents de LA FOSSE-LESTREM, de ses amis de Béthune, et aussi... des bons tours que nous avions joués aux Allemands !

DE PRISON EN PRISON

« Notre séjour dans cette prison d'ANRATH dura trois mois et demi. Le 8 décembre on nous dirigea sur DERISBOURG et sur ESSEN où nous passâmes de nuit. C'est ici qu'un Allemand — un antinazi — nous donna des nouvelles des opérations d'Afrique. Ces nouvelles étaient bonnes et nous ne nous sommes pas privées d'en manifester notre pensée... malgré la faim qui nous tenaillait car nous n'avions pas mangé depuis vingt-quatre heures.

Le lendemain nous étions à BREME. Notre voyage vers le Nord-Est de l'Allemagne se poursuivait sans que nous puis-

sions goûter le spectacle de la campagne. Nous n'y avons rien perdu, paraît-il, car la campagne, en cette région, y est déserte et peu fertile.

Nous restâmes ensuite six jours à HAMBOURG. Comme dans l'ordre alphabétique, les premières lettres de nos noms — L et M — se suivaient, j'ai eu la chance de rester le plus souvent avec Mme LELEU. Nous nous partageâmes nos impressions... nos chagrins... nos espoirs... et nous nous réconfortions mutuellement. Mme LELEU est une maîtresse femme qui se laissait rarement abattre.

SOURIRE QUAND MEME !

Nous partîmes ensuite pour LUBECK. On me mit dans une cellule avec deux femmes, l'une de CHARLEVILLE, l'autre de PARIS. Mme Leleu se trouvait dans la cellule voisine et nous nous communiquions soit par la fenêtre, soit au cours de la promenade quotidienne dans la cour de la prison.

Je tombai malade et mes jambes commençaient à s'enfler. Depuis mon arrestation j'étais tombée de 70 à 42 kgs. Pour tout soin, on me donnait un litre de lait écrémé une fois par semaine.

Ma voisine, Mme LELEU, s'inquiétait de ma santé. Et sur le ton badin qu'elle savait employer dans les heures difficiles, pour nous remonter le moral, elle criait :

— « Sœur Marie-Laurence, avez-vous reçu votre biberon ? »

La discipline devenait de plus en plus dure. La moindre infraction au règlement était sanctionnée par une descente à la cave. C'étaient les grands ou les petits arrêts, trois ou quinze jours, avec seulement un morceau de pain sec.

Malgré cela les prisonnières s'ingéniaient à communiquer entre elles... par téléphone ! Oh ! un téléphone bien rudimentaire qui consistait à se parler par le tuyau des watters. On se transmettait les nouvelles par cette... ligne qui avait l'avantage de relier trois personnes à la fois !

— C'était la communication inter-cellulaire sans attente... ni surtaxe !...

SABOTAGE

« Afin de ne pas nous laisser inactives, on nous fit, par la suite, ravauder des chaussettes de soldats. Avec des vieilles il fallait raccommoder des bonnes. Mais l'on s'était donné le mot et nous faisons le contraire ! On détruisait les bonnes et nous raccommodions, tant bien que mal, plutôt mal que bien, les mauvaises !

Et l'on s'amusait en pensant à la grimace du « fritz » à qui elles étaient destinées, et qui devrait marcher avec des chaussettes aussi grossièrement reprisées.

Nous n'étions, évidemment, que de médiocres ouvrières !

La direction de la prison pensa peut-être que notre vue pouvait baisser (dame ! à ne manger que des rutabagas !) et que nous réussissions mieux, sans doute, en nous faisant travailler sur des capotes et des vêtements militaires !

Elle fut bien mal inspirée, car notre « travail » devint alors plus « soigné »... je veux dire le travail de sabotage ! Presque tous les boutons de cuivre disparaissaient dans les watters !

On nous donna ensuite à confectionner des chemises d'officier, ce qui devint plus inoffensif. Mais sur quarante, que nous devions faire par jour, nous n'en livrions que vingt.

Puis ce fut au tour de ceintures pour parachutistes, lesquelles, pour bien fonctionner, devaient être extrêmement lisses. Travail délicat s'il en fut ! Aussi nous appliquions-nous à faire sauter un point, à mal ajuster un morceau d'étoffe et... c'était le parachute inutilisable et le saut dans le vide !

LA « MARSEILLAISE » DES DEPORTES

C'est à LUBECK que le soir du 11 Novembre 1943, circula de cellule en cellule et par téléphone sans fil... le mot d'ordre d'une manifestation patriotique, et que, dans le silence du soir, s'éleva de toute la prison, une vibrante « MARSEILLAISE » et furent chantés les hymnes nationaux. Dussé-je vivre cent ans, je n'oublierai jamais ces chants dans la nuit, scrtis de centaines de poitrines de femmes, souffrant persécution pour leur lointaine patrie...

Cette intempestive manifestation fut, bien sûr, sanctionnée. Nous fûmes toutes privées deux fois de soupe.

Mais, n'est-il pas vrai, cette « Marseillaise », chantée dans une prison d'Allemagne, valait bien une soupe !...



Nous parlons depuis une heure. SŒUR MARIE-LAURENCE poursuit son récit sans la moindre défaillance de mémoire. Elle nous parle sans haine de ceux qui l'ont maltraitée. Pas un mot, pas une intonation de voix qui puisse traduire la rancœur... Ses traits seulement se durcissent quand elle évoque les souffrances de ses sœurs de captivité, et s'éclaircissent de temps en temps quand elle nous conte une anecdote dont ses geôliers font les frais...

LUNDI, JOUR DE MARCHÉ A... BETHUNE !

C'est encore à LUBECK que nous nous sommes rencontrées avec Mme TARDIVEAU qui fut avec Mme Leleu ma meilleure amie de captivité. Elle s'était « débrouillée » pour devenir « distributrice de soupe », emploi très envié par les autres camarades, vous devinez pourquoi ! Inutile de vous dire qu'elle ne manquait pas, chaque fois que cela lui était possible, de nous faire profiter des... prérogatives de sa charge ! Son moral était, à elle aussi, très élevé, et elle avait souvent le mot pour rire. Je me souviens qu'un certain lundi elle me dit en riant :

— Dites ma sœur, c'est aujourd'hui jour de marché à Bethune. On y va faire un petit tour ?..

JOURNÉE DE JOIE...

Nous restâmes à Lubeck jusqu'en mai 1944. A cette époque un ordre arriva de nous diriger sur une autre prison. Nous traversâmes l'Oder, près de Stettin, et nous arrivâmes à Cootbus, en Prusse Orientale. Depuis Lubeck nous avions été prises en charge par la Gestapo dont le régime était extrêmement dur. Non seulement nous avions faim, mais les coups pleuvaient pour la moindre peccadille.

Dans le train qui nous emmena à Cootbuss, l'une d'entre nous trouva sous la banquette du compartiment un quignon de pain tout vert-de-grisé. Elle se jeta dessus et le partagea en quatre pour nous en faire profiter.

Dans cette nouvelle prison, un homme avait pour unique occupation, dans la cour, de nous battre à coups de pieds et de poings et de ceinture, non sans nous crier des injures : « Sales Françaises ! » et toujours leur fameux mot : « Schwein ».

Là encore, nous fûmes employées à des travaux de couture. Notre horaire de la journée était celui-ci : lever à 5 h. 15 ; descente à l'atelier à 6 h. ; travail jusque midi ; soupe, promenade jusque 1 h. et travail jusque 7 h., soit 12 heures de

travail par jour.

Quand le 7 juin, nous apprîmes que les Anglo-Américains avaient, la veille, réussi à débarquer sur les côtes de Normandie, ce fut dans toutes les cellules une explosion de joie ! On chantait, on criait, on dansait... tandis que les Allemands vociféraient et parvenaient difficilement à nous faire taire !

— Vous aussi, ma sœur, vous avez dansé ?

— Moi comme les autres... Je vous dirai même que c'est sur l'air de la « Valse brune » que toutes les prisonnières sifflaient ! Je vous assure que cet ensemble musical, scandé par le tam-tam de nos gros sabots de bois, ne manquait pas de pittoresque...

...ESPOIR DEÇU !

A Cottbus, nous apprîmes, en octobre, l'attentat contre Hitler, qui a soulevé de nombreux commentaires. Toutes nous sommes accrochées à cet espoir fou que la Révolution, devant fatalement éclater en Allemagne, amènerait sans doute notre libération.

Nous fûmes bien déçus, les jours suivants.

... Cependant les alertes aériennes devenaient de plus en plus fréquentes. Nous nous en réjouissions pour deux raisons : d'abord pour le bon travail accompli par nos aviateurs alliés, ensuite parce qu'elles nous permettaient, ces alertes, d'interrompre le travail et de remonter en cellules... cependant que les Allemands descendaient à la cave !

On voyait aussi dans ce déploiement de nos forces aériennes une nouvelle raison d'espérer. On sentait approcher le dénouement et en même temps la fin de tous nos maux.

Mais hélas ! les derniers mois devaient être les plus terribles pour les déportées et c'est très chèrement que nous devions payer notre liberté !

...Nous n'avions pas bu notre calice jusqu'à la lie...

REFUS D'OBEISSANCE !

A mesure que les Allemands sentaient la défaite devenir, pour eux, inéluctable, leur colère et leur méchanceté ne faisaient que croître et embellir !

Ils décidèrent que tout le monde devait travailler pour la guerre, surtout les prisonnières ! C'est ainsi qu'un jour nous vîmes arriver dans notre prison de Cottbus, un représentant du Ministre du Travail qui nous fit rassembler et nous prodigua de belles promesses : relâchement de la discipline, diminution des heures de travail, amélioration de l'ordinaire, A CONDITION que nous travaillions pour la guerre en confectionnant des masques à gaz.

Il faut être Allemand pour ne pas saisir ou feindre de ne point saisir le cynisme d'une pareille proposition : demander à des Françaises déportées de collaborer au fonctionnement de la machine de guerre allemande ! Bien entendu, nous refusâmes en chœur ! Le courroux de l'Allemand était terrible autant que... risible. Mais il ne nous impressionna nullement ! L'officier nous fit remonter en cellule et donna des ordres extrêmement sévères à la direction de la prison... en attendant la décision du ministre.

Nous calculions avec sérénité les conséquences de notre refus. Qu'allait-il advenir de nous ?

Nous ne devions pas tarder à le savoir :

Un « transport » fut ordonné quelques jours plus tard et nous fûmes dirigées sur FURSTENBERG puis sur... RAVENSBRUCK.

Mmes Leleu et Tardiveau étaient toujours avec moi... ou moi avec elles et nous formions un trio d'inséparables. Mais en cours de route Mme Tardiveau dut nous quitter... Cette séparation nous fut très pénible.



« L'ENFER DES FEMMES... »

RAVENSBRÜCK ! Mot infernal qui a laissé, chez toutes celles qui l'ont connu, un horrible souvenir. L'« enfer » de Dante n'est pas plus terrible. Celles qui en franchirent le seuil pouvaient dire, après un séjour de quelques heures, qu'elles aussi devaient

... « ABANDONNER TOUT ESPOIR »...

Ce camp de Ravensbrück a été bâti sur des marais que les premières prisonnières ont dû dessécher. Toute la région était propriété d'Himmler à qui le gouvernement payait une indemnité.

Il comprenait onze grands blocs et vingt petits, et pouvait contenir 12.000 détenues. Pratiquement, nous y étions près de 40.000 de toutes nationalités, françaises, belges, polonaises, tchèques, hongroises et russes.

« Nous fûmes reçues en gare de Ravensbrück par des femmes S.S. et des soldats flanqués de grands chiens danois. Ils nous firent mettre par cinq et nous conduisirent au camp.

Arrivées devant le corps de garde, ils nous comptèrent, nous recomptèrent plusieurs fois... car les Allemands n'étaient jamais sûrs de leurs chiffres !

On nous fit attendre dans la cour, debout, pendant plusieurs heures. Je me souviens qu'à un certain endroit de la colonne il y avait une grande flaque d'eau, autour de laquelle se tenaient les prisonnières. De ce fait, l'ordre de la colonne était plus ou moins respecté. Une vieille belge de 70 ans, toute fourbue de fatigues et de rhumatismes, fut forcée de se tenir debout dans cette eau. Comme elle refusa, elle fut sauvagement battue. Cette scène, à l'entrée même du camp, était pour toutes, un mauvais présage.

Nous étions épuisées de fatigue et nous avions terriblement faim et soif. La pause était interminable. Nous attendîmes jusqu'à 9 heures du soir pour passer aux douches. Dans la soirée, on nous donna pour toute nourriture quelques centilitres de soupe et pas de pain.

Auparavant, on nous avait délestées de toutes nos affaires, même de nos souvenirs les plus chers. Les alliances étaient arrachées des doigts, et quand il y avait quelques difficultés à le faire, on les sciait ! Il n'était pas question d'opposer la moindre résistance car il en aurait coûté à son auteur !

Cependant, avec la complicité d'une surveillante, sans doute moins mauvaise que les autres, je réussis à conserver mon chapelet. Mais toutes mes autres affaires me furent volées et jetées par la fenêtre.

Sous le prétexte de malpropreté, un grand nombre d'entre nous passèrent à la tondeuse. Elles avaient envie de pleurer... mais elles souriaient quand même. Heureusement qu'el-

les n'avaient pas de glace car elles ne se seraient pas reconnues !

On nous donna ensuite des vieilles défroques avant de revêtir l'uniforme du camp aux larges raies grises et bleues, portant à la manche une étoile rouge et notre numéro. J'avais le numéro 8.547. Nous avions, tracée sur le dos, une grande croix de Saint-André.

Comme toutes les arrivantes, on nous mit en quarantaine. A minuit on nous fit entrer dans le bloc 27. Tous les lits étaient occupés. Nous dûmes passer la nuit, soit debout, soit accroupies. Le lendemain, après le départ des occupantes, quelques lits deviennent libres. Nous étions cinq pour deux lits... précédemment occupés par des malades contagieux. Malgré notre répugnance, nous fûmes bien obligées de les occuper à notre tour...

UNE AMITIÉ VIVIFIANTE

A Ravensbrück, je retrouvais Mme Tardiveau dont nous avions été séparées depuis plusieurs mois. Avec quelle joie nous nous sommes revues ! Mais je la trouvai terriblement changée. Elle aussi me trouva amaigrie et épuisée, et ce n'est pas dans ce camp que nous allions pouvoir nous refaire des forces !

Mais le fait de nous retrouver à trois nous procura maintes consolations et nous donna du courage. Cette amitié nous aidait à vivre et à espérer...

Nous étions toutes trois au bloc 32 des « N.N. » (initiales qui veulent dire : Nuées et brouillards... Il s'agissait de condamnées devant servir d'otages, n'ayant pas le droit de recevoir lettres ou colis).

Je partageai mon étroite couchette avec Mme TARDIVEAU et nous couchions l'une au pied, l'autre à la tête, en pied de bêche.

LE SUPPLICE DE L'APPEL

« Vous raconterai-je notre vie dans ce camp maudit ? Vous pourriez la trouver dans ce livre d'une autre survivante de Ravensbrück : SIMONE SAINT-CLAIR, qui l'a décrite, presque au jour le jour, avec toutes ses misères, ses souffrances, ses cruautés, ses horreurs...

« ...A 3 h. 30 du matin, une sirène déchirait l'air de son appel lugubre. C'était le « ZAHL-APPEL ».

Les lits devaient être faits et nous devions être prêtes pour 4 heures au deuxième appel de la sirène.

A peine vêtues et, nos pieds nus dans nos sabots, grelottantes de froid, nous devions nous ranger par dix devant notre bloc. Nous devions rester là, au garde-à-vous et, en silen-

ce, pendant plusieurs heures, dans les flaques d'eau et dans la boue, sous la pluie et sous la neige. Il n'était pas rare de voir plusieurs d'entre nous tomber évanouies.

Que pouvions-nous faire pendant tout ce temps, si ce n'est élever notre regard et notre âme vers le ciel sombre, et de prier les unes pour les autres.

Même les malades, même les mourantes rongées par la fièvre, devaient se rendre à l'appel. Leurs jambes étaient incapables de les porter. Qu'à cela ne tienne :

— « ELLES PEUVENT BIEN MOURIR DEHORS ! » disait la surveillante Binns, dont le nom pour toutes les déportées était synonyme de monstre ! Une femme diabolique par les cruautés et les tortures qu'elle nous faisait endurer.

Un jour, une prisonnière malade ne prétendit pas se rendre à l'appel. Alors cette monstrueuse créature ordonna à deux autres prisonnières de saisir la pauvre femme et de la placer dans les rangs. Mais comme elle ne pouvait se tenir debout elle fut tellement frappée qu'elle rendit l'âme dans une flaque d'eau.

TRAVAUX DE BAGNARDS

Après l'appel, il y avait le travail forcé. Nous partions en colonnes.

Il y avait les « COLONNES DE SABLE » (j'en faisais partie). Nous portions pelles et pioches tel un fusil sur l'épaule, gravissions une colline et, à la chaîne, « ils » nous faisaient creuser dans la dune pour faire des tas que les prisonnières « préposées aux wagonnets » chargeaient et poussaient jusqu'au remblai.

Courbées, douze heures de long, avec seulement une courte interruption pour ingurgiter une louche de rutabagas, bousculées, harcelées, par des surveillantes ou des S.S. qui, sans raison, nous infligeaient force coups de pieds, de poing ou de lanières... Parfois ils lançaient sur nous leurs chiens pour le plaisir sadique de voir des robes en lambeaux ou un morceau de bras ou de cuisse enlevé...

A mesure que les travaux avançaient nous devions aussi changer et porter les rails sur plusieurs centaines de mètres. Souvent nous n'en pouvions plus et nous plions sous le poids. Mais nos gardiens et gardiennes nous poussaient en hurlant :

— Los ! Los ! Schneller ! Schneller !... (allez, allez, plus vite ! Plus vite !)

Il y avait encore les « COLONNES DE DESSECHEMENT DES MARAIS » où il fallait rentrer dans la vase jusqu'aux genoux, jusqu'à la ceinture, où les chiens, alors, vous faisaient tomber tout entière, et d'où les malheureuses se relevaient couvertes de saletés... à moins que, trop faibles pour se redresser, elles ne mouraient dans cette pestilence...

... Et puis des « COLONNES DE DECHARGEMENT » où souvent privées de pelles, les prisonnières étaient obligées de vider les wagons de charbon avec leurs mains ensanglantées...

Enfin, des « COLONNES DE LA FORET » où il fallait scier les arbres et déraciner les troncs.

Les ateliers de couture ne valaient pas mieux. Il y fallait coudre un minimum de 650 boutons par nuit, par exemple, sous peine de se voir rouer de coups. A chaque instant on entendait des plaintes sortir de l'atelier. C'étaient de pauvres femmes que des surveillantes et des soldats assommaient et qui retournaient au Bloc, avec les lèvres fendues, un œil crevé ou un front ouvert...

LE BLOC DES MALADES... UN SPECTACLE TERRIFIANT

Le travail au sable, les privations et les mauvais traitements m'avaient épuisée. Je tombai sérieusement malade, atteinte du typhus, d'hydropisie et de bronchite.

Mmes LELEU et TARDIVEAU me soignèrent comme un enfant... Mais leur affectueuse sollicitude ne suffisait pas pour me guérir et, sur une porte de water, en guise de civière, l'on me transporta au Bloc 11 des malades où, quand elles le pouvaient, mes bonnes compagnes de Bethune venaient me faire de réconfortantes visites...

Le spectacle, dans ce Bloc, était terrifiant : corps squelettiques, au ventre ballonné, à la chair meurtrie, tâchée de cicatrices de vitaminose, plaies purulentes, abcès infectés, carcasses qui n'ont plus d'âge... Avec leur crâne pour la plupart rasé, leur bouche édentée, certaines de ces figures grimaçantes me faisaient peur...

Sur 120 Françaises, trente sont mortes en une nuit de dysenterie !

... « Sur ma couchette de planches, je fermais les yeux pour ne point voir tout cela... Je priais et me préparais à mourir... »

« TOUTES AU FOUR... »

« Le repos relatif que je trouvais dans ce bloc de malades et les quelques soins qui m'y furent donnés, me permirent de me refaire quelques forces. J'avais hâte d'en sortir et, bien qu'imparfaitement guérie, j'estimai qu'il était encore préférable de retourner au bloc de travail.

Aussi, dès que je le pus, je m'en libérai et rejoignis le bloc 24.

Un grand chagrin m'y attendait. J'apprenais, en effet, que mes amies très chères Mmes Leleu et Tardiveau avaient été transférées au camp de MATHAUSEN.

Je me trouvais d'un coup immensément seule et je me demandais si je les reverrais un jour !

Cette solitude me pesait lourdement mais je sentais qu'il fallait me ressaisir, tenir bon et lutter de tout ce qui me restait de forces physiques et morales contre le découragement et la mort.

D'autant plus que les crimes et les horreurs se succédaient à une cadence accélérée. Je veux parler des chambres à gaz et des fours crématoires.

Il fallait se redresser, se montrer vaillantes et faire semblant d'être en bonne santé.

Malheur à celles qui ne pouvaient plus travailler ou qui avaient les cheveux gris !

Un jour cent cinquante françaises revenaient du travail où elles avaient été particulièrement maltraitées.

Elles durent passer devant les douches selon l'habitude. Le « piqueur » arriva alors qu'elles étaient restées debout pendant plus heures. Certaines, épuisées, s'étaient affalées sur le sol. Le « piqueur » passa rapidement en revue les malheureuses et leur trouva « mauvaise mine »...

— « TOUTES AU FOUR ! »
déclara-t-il, faisant un large geste du bras.

Quelques-unes d'entr'elles, ayant entendu cette sentence, attendirent qu'il fut reparti pour aller se cacher dans les blocs, mais une des policières, une Tchèque, les rattrapa et leur dit :

— « QUE FAITES-VOUS, VOYONS ? VOUS SAVEZ BIEN QUE VOUS ETES BONNES POUR LE FOUR ! »

— Et elles y sont toutes passées ?

— Toutes !

Certains blocs se vidaient de façon inquiétante. Il y avait des « convois » en pleine nuit. Les camions venaient chercher les condamnées pour une destination que, toutes, nous devinions !

Mais c'était généralement le matin qu'on voyait apparaître le « piqueur ». Les mains derrière le dos — tel un marchand de bestiaux — il passait l'inspection des femmes qui, une par une, défilaient devant lui.

Il en formait généralement deux groupes : celles qui avaient dépassé la cinquantaine, qui avaient des cheveux gris ou des jambes enflées, ou qui paraissaient fatiguées, étaient rangées à gauche.

C'étaient les condamnées. Les autres, d'aspect plus valide, étaient placées à droite. C'étaient les graciées... ou les sursitaires.

Quel spectacle tragique que ces femmes au visage ridé par la fatigue, la faim et les souffrances, de les voir essayer de paraître jeunes. Toutes se redressaient le plus possible, marchaient le mieux possible, afin d'échapper à la mort. Car elles ne se faisaient plus d'illusions, les malheureuses : désignées, elles savaient quel sort les attendait !

UN ACTE SUBLIME

Vous connaissez sans doute l'acte héroïque de cette religieuse, « Mère Marie », qui accepta d'accompagner à la mort certaine un groupe de prisonnières :

« Ce matin-là, le tri ayant été effectué, beaucoup de nos compagnes à cheveux gris attendaient le camion qui devait venir les chercher.

« Le camion fit soudain son apparition. Les malheureuses pleuraient et se lamentaient. Mère Marie essaya de les reconforter par de douces paroles. Quelques-unes, alors, murmurèrent :

« Oh ! oui, vous parlez ainsi parce que vous restez ! »

Alors, comme le camion allait se mettre en marche, Mère Marie leur dit : « Si je vous accompagnais, est-ce que cela vous consolera un peu ? » Certaines eurent la faiblesse de répondre : « Oui ».

— « Bon, dit Mère Marie, je pars avec vous... »

Et elle monta avec elles dans le camion..., volontaire pour la mort !

« C'EST PAR MIRACLE QUE J'AI ECHAPPE AU FOUR CREMATOIRE ! »

— Et vous, ma sœur, n'avez-vous pas été désignée ?

— Si, par quatre fois... et chaque fois j'y ai échappé miraculeusement.

Comme j'avais les pieds enflés, le « piqueur » me fit piacer « à gauche »... du côté des condamnées. Apr.s le tri, nous devions passer chacune devant la « Chef de bloc » et lui donner notre numéro matricule. Quand arriva mon tour, la chef de bloc, une Polonaise qui avait toujours eu quelques bontés à mon égard, me souffla :

— Sauvez-vous !... il en est temps encore !

Je m'enfuis et allai me cacher sous un lit.

Quinze jours après, je me faisais à nouveau « piquer » et j'échappai au « convoi noir », en me sauvant par la fenêtre du bloc.

Puis une troisième fois (le samedi saint) et une quatrième, quelques jours plus tard, je n'ai dû mon salut qu'en me cachant encore à plat ventre sous le lit.

... J'ai toujours dans les oreilles le bruit de ce sinistre camion emportant son lot de femmes condamnées, entassées et empilées sous la bâche humide, et qui disparaissait dans le jour blafard du matin...

Sœur Marie-Laurence, avec qui je m'entretiens depuis deux bonnes heures, en a terminé avec le douloureux récit de la « Passion » des déportés.

Nous en arrivons au chapitre de la « Résurrection »... celui de l'avance des troupes alliées, au cœur même de l'Allemagne et de la Libération toute proche...

Sœur Marie-Laurence, qui nous avait parlé avec une certaine lassitude et comme accablée par l'évocation de tant de misères et de souffrances, se redresse alors sur son siège et son visage s'illumine :

— Ah ! nous en avons fini avec le « mystère douloureux... » il est temps, je crois, que nous en arrivions au « mystère joyeux... »

SERAIT-CE POSSIBLE ?

Des bruits de victoire circulaient dans le camp... les Allemands seraient en déroute... les armées russes seraient bientôt ici ! Et puis cette nouvelle « insensée » lancée par les prisonnières : « Demain, il y aura appel général des Françaises, on va les rapatrier ! Cette fois c'est sûr... c'est bien sûr ! »

Quel crédit fallait-il accorder à tous ces bruits ? Nous en avions entendus tant de fois de semblables depuis plusieurs semaines !

Mais ce que nous n'avions pas encore vu... c'est ce visage sombre et soucieux de nos gardiens, ce front rembruni de « la Binns... » dont nous ne fûmes pas sans remarquer la soudaine modération dans ses propos et dans ses... manières !

Serait-ce donc vrai ? Allions-nous être enfin libérées ?

...Et pourtant la grande cheminée du camp laissait toujours échapper sa flamme immense et fumeuse...

Quand donc ce four crématoire s'arrêtera-t-il d'accomplir son infernale besogne ?...

LA FIN D'UN CAUCHEMAR

Tout le camp se trouvait dans un état d'énerverment indésirable. Nous passions, sans transition et sans raison, de l'espoir au désespoir. L'optimisme vivifiant des unes contrastait avec le pessimisme déprimant des autres. Mais, toutes, nous redoublions de prières et d'invocations...

Soudain, voici qu'un beau matin d'avril nous voyons arriver des officiers de la Croix-Rouge suédoise ; cette fois, plus de doute, on venait nous chercher !

Il y eut un appel général des Françaises. Deux heures après, elles quittaient le camp en chantant « La Marseillaise ».

se ». Quelques-unes nous criaient : « Courage ! c'est fini le cauchemar ! demain ce sera votre tour... »

Effectivement, ce fut ensuite au tour des Belges et des Polonaises dont je me refuse à vous dire la joie.

Comme j'étais d'origine irlandaise, on m'avait séparée des Françaises pour me mettre avec les Anglaises... dont on disait, à notre grande désolation, qu'elles étaient réservées comme... otages !

Or un mercredi matin, l'on fit rassembler toutes les Anglaises face au Bloc 12. Et sans même entrer au bureau du camp, le Lager Führer nous conduisit lui-même en dehors du camp, à l'officier suédois.

« La Binns » qui, pour une fois, n'était pas accompagnée de son chien, nous demanda, avec une infinie douceur, si nous voulions bien lui remettre notre numéro et notre triangle rouge...

Je les avais déjà jetés à terre, mais par politesse... (sic !) je les ramassai et lui remis.

Puis, de plus... charmante, et de mieux en mieux... compréhensible (because !) la Binns nous dit :

« Allez vous étendre sur l'herbe, vous vous reposerez ! » C'est tout juste si elle n'ajouta pas : « mes chers enfants ! »

LIBRES ! LIBRES !

LIBRES ! nous étions LIBRES ! Nous ne pouvions le croire ! et nous nous demandons si nous n'étions pas l'objet d'un rêve !

On nous fait monter en autobus qui nous conduit jusqu'à Lübeck. Nous humons de tous nos poumons encore faibles, cet air... qui a changé d'odeur ! C'est l'espace ! C'est l'air de la Liberté ! Tout nous paraît magnifique ! C'est la vie retrouvée qu'on avait tant de fois perdue !

Nous voici enfin à la frontière du Danemark où l'on nous fait un magnifique accueil. Et puis, c'est Copenhague où nous embarquons pour Malmö. Nous traversons la Suède jusqu'à Gøteborg où nous restons deux semaines.

On nous fit ensuite gagner l'Ecosse par avion et, quelques jours après, je pouvais embrasser, en gare de Londres, mon frère que je n'avais pas revu depuis 1936.

Je revins le 23 septembre dernier à Desvres où se trouvait transférée, de Calais, la Maison Mère des Sœurs Franciscaines.

Comme j'avais hâte de revoir ma petite communauté de l'hôpital de Béthune et mes chères compagnes de captivité, dont j'avais appris l'heureux retour, j'ai pu obtenir de mes supérieures de revenir à Béthune où j'avais laissé tant d'amitiés et tant de souvenirs...

... Et voilà, Monsieur, et... je ne vous ai pas tout dit !...

Avant de mettre le point final au reportage de ce récit, nous tenons à exprimer notre respectueuse et vive gratitude :

— à Monsieur le CHANOINE BOUCHIND'HOMME, aumônier de l'hôpital, notre aimable introducteur qui nous a facilité notre reportage ;

— à Madame la SŒUR SUPERIEURE, qui a bien voulu consentir à faire pour nous une petite entaille au règlement ;

— Enfin et surtout, à SŒUR MARIE-LAURENCE qui s'est laissé interviewer avec bonne grâce et nous a donné les éléments d'un récit terriblement vécu, lequel, nous le craignons, n'a pu être, hélas, par sa rédaction, que le pâle reflet de ce que fut son calvaire... en même temps que celui de toutes ses héroïques compagnes, sur une terre exécrée et rougie du sang de milliers de victimes innocentes.

... SŒUR MARIE-LAURENCE nous parlait, tout à l'heure, de « mystères dou'oureux et joyeux ». Qu'elle nous permette de compléter le triptyque et d'ajouter le troisième mystère « GLORIEUX », dans lequel nous inscrirons, unis dans la même « gloire », les noms de SŒUR MARIE-LAURENCE, de SŒUR MARIE-URSULE, religieuses franciscaines de Calais, des Bé'hunoises Mme LELEU et Mme TARDIVEAU, et ceux innombrables de toutes les Françaises qui ont souffert persécution, et qui ont tout donné...

« pour que le Pays brille
des gloires retrouvées de Justice et d'Honneur »

et pour que

VIVE LA FRANCE !

Jean PREVOST.



En face de l'ennemi nazi

LE CHEF DE L'EGLISE CATHOLIQUE, LE PAPE

a été le premier de tous les résistants du monde.

LES EVEQUES CATHOLIQUES

ont presque seuls résisté à découvert et fait entendre la voix de la conscience dans le silence universel.

Six évêques français furent arrêtés par la Gestapo : Mgr FIGUET (déporté à Dachau), Mgr MOUSSARON, Mgr THEAS, Mgr RASTOUIL, Mgr RODIE, Mgr PICARD DE LA VACQUERIE, sans parler du Cardinal SALIEGE, résistant authentique.

LES PRETRES CATHOLIQUES

ont fourni aux prisons de la Gestapo et aux bagnes nazis plus de victimes proportionnellement que n'importe quelle autre corporation.

En France 490 prêtres ont été incarcérés, 359 ont été déportés en Allemagne, 206 ont été fusillés ou sont morts en déportation.

LES FIDELES DE L'EGLISE CATHOLIQUE

ont donné le premier des fusillés, d'ESTIENNE D'ORVES, et plus de 90 0/0 des autres.

LES EGLISES CATHOLIQUES

sont les seuls édifices dans lesquels, malgré les interdictions, le drapeau tricolore est resté constamment déployé.

A TOUS CEUX QUI SONT MORTS MARTYRS DE CETTE RESISTANCE,

A tous ceux qui, d'avance, avaient accepté la mort
qui n'a pas voulu d'eux

nous offrons l'hommage de notre gratitude.

Ils nous ont mérité la **FIERTE** d'être avec eux Catholiques
et le **DROIT DE PARLER PLUS HAUT DANS LA FRANCE LIBEREE.**

